

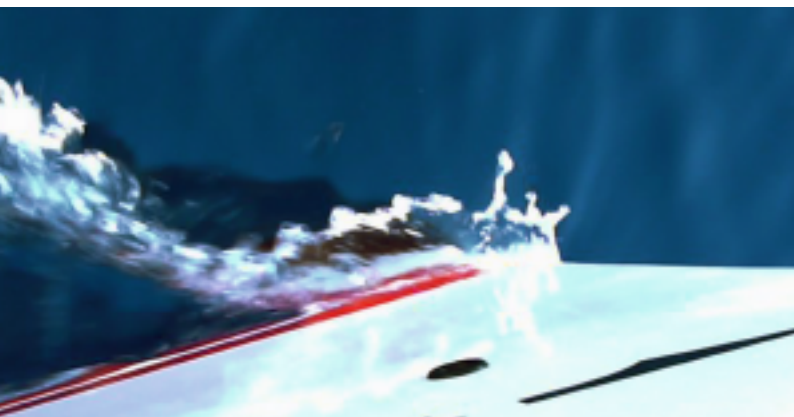
# Eaux

(mai 2008)

Texte: Isabelle Harlé  
Images : Ariel Waksman

**Clapotis qui chantent** sous la couchette, ravissement de l'endormissement et du réveil, au port, accompagné de cet insensible mouvement de faible amplitude, que provoque le vent, au port, en faisant danser délicatement le bateau dans les quelques dizaines de centimètres du mou des amarres. Notre couchette, surtout, a un son d'eau particulier, à cause de la voûte arrière, cet espace entre l'eau et la coque, là où l'arrière du bateau n'est plus au contact de l'eau, en prolongation de sa forme naturelle.

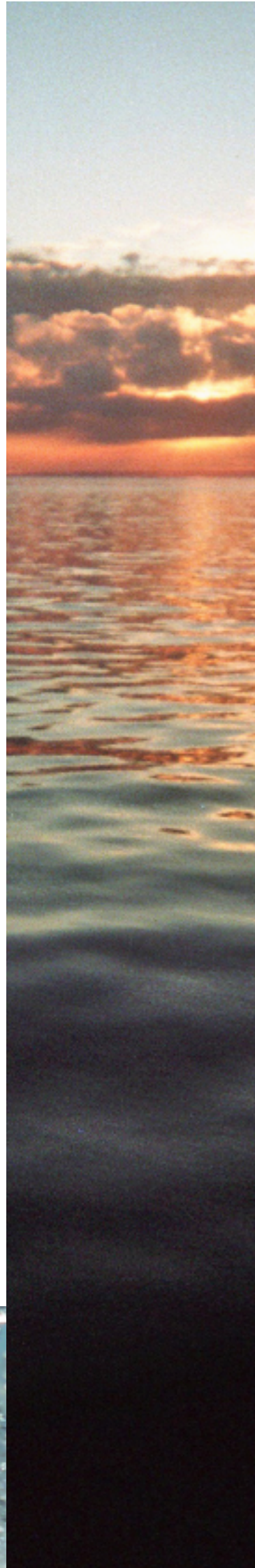
**Clapotis qui bruissent** ou qui claquent, selon la météo, pulsation rassurante et riche d'information, plaisir tranquille de l'endormissement et du réveil, en mer, accompagné de ces amples mouvements que la mer libre imprime au bateau, toujours, sauf par les très rares grands calmes. Même pendant le sommeil, la mer nous parle ainsi, car chaque allure du bateau a sa propre signature sonore, ça bruisse plus ou moins, ça glisse plus ou moins, ça caresse ou bien ça claque à fréquence spécifique, même syncopée. A tel point que le simple changement de signature sonore de l'eau contre la coque suffit à réveiller un skipper, jamais totalement débranché de la marche de son bateau. Mes oreilles à moi sont faibles, surtout quand je dors, sans mes aides auditives, mais j'entends le bateau aussi bien qu'un autre, voire mieux. Je l'entends autrement, car chaque son de l'eau contre la coque a sa répercussion en vibration physique et je suis très concrètement reliée à mon bateau, quand j'en suis responsable.



**Sifflement chuinté** de la proue pénétrant dans l'eau, de l'eau défilant sur la proue, vague après vague. Combien d'heures ai-je passées, enfant, les jambes par dessus bord, accoudée au balcon avant, le menton sur les poignets, les yeux rivés sur l'eau, à rêvasser ? Et combien délicieuses étaient ces heures de contemplation, on ne peut pas s'ennuyer, quand on a le spectacle permanent, toujours changeant, de l'eau, à portée de regard. C'est comme s'asseoir sur une falaise un lendemain de gros temps, et contempler, des heures durant, les vagues qui

s'écrasent sur les rochers. Il n'y en a pas deux pareilles. Ariel a fabriqué un petit montage vidéo, comme ça, de la proue du bateau dans l'eau, avec le son qui va avec, et il a monté ça en boucle, on ne se rend pas compte que c'est la même séquence qui se répète. Je la regarde chaque fois avec un petit arrêt du souffle, d'extase, je retrouve d'un coup la sensation du vent sur mon visage, la caresse du soleil de ces longues heures d'observation méditative, l'esprit parti on ne sait où.

**Claquement de l'embrun** sur le flanc du bateau, quand une vague explose juste par le travers. Secousse, on rentre la tête dans les épaules en attendant la gifle de gouttes cinglantes et salées, qui fera piquer les yeux, et dégoulinera insidieusement dans le cou, si on n'a pas pris garde à bien fermer tout ça. Vague après vague, embrun après embrun, le visage et les cheveux s'encroûtent de sel, les yeux se ferment sous la brûlure, et pleurent. On ne lève pas la main pour essuyer le visage, parce que ça ferait remonter l'eau dans les manches, ou bien parce que ça ne sert à rien, la suivante est si proche. C'étaient les jours de gros temps à la barre, les jours de reculade des équipages, les mers trop bousculées pour le pilote électrique, les jours où il fallait tenir de longues heures.





On courbait l'échine pour que l'embrun glisse, on ne regardait l'avant du bateau que par à-coups, et on barrait presque les yeux fermés, au rythme des vagues, à la traction de la barre, à la pression du vent sur les voiles.

**Bercement permanent** de la houle du large, creux très amples auxquels on s'habitue, auxquels le corps répond instinctivement heure après heure, jour après jour, même pendant le sommeil, à tel point que le sol stable, les parois fixes des capitaineries et cafés nous sembleront tanguer, pendant quelques heures ou quelques jours, lorsque nous toucherons terre de nouveau. On se prend à rêver, en plein milieu d'une longue traversée, que tout ceci s'arrête, que la mer devient solide et se fige dans ses courbes. On se prend à exiger, lors d'une traversée plus agitée, que tout ceci s'arrête, lorsque le mal de mer a fait son travail de sape un jour de trop. Pouce. Stop. Et bien non, ça ne s'arrête pas. Ma sœur Martine a fait à 10 ans l'expérience cuisante de ce qui se passe lorsqu'on exige trop fort de retrouver la terre ferme à un moment inopportun : elle s'est retrouvée suspendue par le ciré au dessus de l'eau couverte d'écume, la voix de Papa sonnait à ses oreilles par dessus le bruit du vent et des vagues : « *et bien rentre à la nage, alors !* ». Trente ans plus tard, je fais un coup semblable à une jeune fille de 14 ans, amie de ma fille. Elle râlait contre l'obligation de sortir prendre son quart, un peu tôt le matin, après une nuit de tramontane musclée, réclamait de poser pied à terre. Je lui ai pris l'épaule, lui ai montré la côte, heureusement visible, en lui disant d'un ton ferme : « *tu vois, elle est là, prend la barre et vas-y !* ».



**Glissement de l'eau** sur le corps, au large avec un peu de vent, lorsqu'on se laisse traîner par le bateau en marche, agrippé des deux mains à un cordage. L'eau pousse sur la poitrine, obligeant à dresser la tête, elle caresse les épaules, elle glisse ensuite sur le dos, le ventre, et sur les cuisses, et elle finit d'ensorceler les pieds qu'elle agite un peu, de force. Ne pas résister au mouvement, se laisser entraîner, se laisser saisir par la pointe de trouille à l'idée des grande bêtes qui habitent la mer, et dont l'une a, l'autre jour, fait une seule bouchée du thon qu'on remontait à bord. Et se laisser saisir, en même temps, par la pointe de délices de cette fraîcheur vivifiante, bienvenue. Instants enivrants.

**Silence de l'eau** autour du corps, au large par calme plat total, lorsqu'on ose s'éloigner à la nage du bateau à l'arrêt. On voit le bateau d'une petite distance, et même le champion de natation spéculer sur sa capacité à le rejoindre, si un peu de vent se lève. Un coup d'œil sous la surface et c'est le vertige du grand bleu insondable, 4000 mètres d'eau à la verticale sans rien pour arrêter la chute, effroi indicible de n'être qu'un point au milieu du grand tout, *et si soudain je cessais de flotter ?* Un coup de plongée sous la surface et c'est un autre vertige que celui de voir le bateau flotter au-dessus, ventre de bateau rassurant et menaçant à la fois, au milieu des rais de soleil, lances de lumière. Moments exceptionnels.

Je raconte aisément, en guise de légende personnelle, avec un petit sourire, que j'ai eu mon premier mal de mer avant même de naître, lorsque Papa embarquait Maman comme équipière de ses régates effrénées, même enceinte jusqu'aux dents ! Ventre de bateau, ventre de la mer, ventre de la mère, il y a quelque chose de foetal, bien sûr, dans cet amour que nous avons, nous les marins au long cours, pour l'eau, sa matière, ses bruits et ses silences, ses mouvements.

